

## Avant-propos à l'édition française

C'est un honneur et un plaisir de voir *Qu'est-ce que la littérature mondiale ?* paraître aujourd'hui dans le pays et dans la langue de l'un des plus grands centres de création et de circulation littéraire au monde. En évaluant rétrospectivement, en cette année 2022, l'écriture et la réception de ce livre, il convient de le resituer dans le contexte du regain d'intérêt pour le concept de « littérature mondiale » au tournant du millénaire, et de dire quelques mots sur la façon dont il se rapporte aux développements ultérieurs de la discipline.

L'idée d'écrire ce livre m'est venue en 2000, lorsque je préparais une anthologie de littérature mondiale pour l'éditeur Pearson Longman. Quelques années plus tôt, j'avais déjà travaillé sur un ouvrage édité par Mary Ann Caws et Christopher Prendergast, *The HarperCollins World Reader* (1994). Cet ouvrage ambitieux tentait de présenter aux étudiants de premier cycle les littératures du monde sur un pied d'égalité, en évitant toute domination européenne. Dans le cadre de cette anthologie, j'avais coédité une section d'ouverture consacrée au « Monde méditerranéen antique », ainsi qu'une section thématique de conclusion intitulée « Écrire au-delà des frontières ». Toutefois, quand j'ai moi-même signé un contrat pour éditer une anthologie en six volumes, je ne pouvais plus éviter la question : « Mais que diable est la littérature mondiale ? » Il s'agit là d'un bon sujet de livre, me suis-je dit – j'ai gardé l'idée, mais j'ai fini par raccourcir le titre.

À cette époque, cela faisait un quart de siècle que j'essayais tant bien que mal de rassembler mes intérêts divers : modernisme et postmodernisme européens, ancien Proche-Orient, Mésopotamie coloniale. Ces deux derniers champs de recherche étaient résolument absents de mes années d'études au sein du département de littérature comparée de Yale, non seulement à cause de l'eurocentrisme qui y régnait, mais également en raison du parti pris philologique de la discipline, qui consiste à travailler uniquement avec des textes en langue originale. M'y conformant, j'avais ainsi acquis une compétence modeste en moyen-égyptien, en hébreu

biblique et en nahuatl, ainsi qu'en plusieurs langues européennes. Or, j'enseignais aussi régulièrement des matières dans des langues que je ne pouvais espérer maîtriser en une seule vie, de l'arabe des *Mille et une nuits* au japonais du *Dit du Genji*, en passant par le chinois de Lu Xun et le serbo-croate (comme on l'appelait alors) du *Dictionnaire des Khazars* de Milorad Pavić. Étant donné que je n'avais jamais suivi – ni même aperçu – de cours portant sur la théorie de la traduction, il m'a semblé nécessaire, au fur et à mesure que je travaillais sur le présent livre, de m'intéresser à cette question, qui fait désormais l'objet de la partie centrale du livre.

L'idéologie de l'œuvre-en-langue-originale imprègne tellement les comparatistes qu'ils en viennent parfois à penser qu'ils sont en train de lire des études fondées sur des textes en langue originale, quand bien même celles-ci reposent entièrement sur des traductions. En témoigne notamment la quatrième de couverture de mon livre : le médiéviste Wlad Godzich y déclare généreusement que je traite « avec la même attention philologique, la même pondération et la même érudition les fragments cunéiformes, les hiéroglyphes égyptiens, les femmes mystiques de l'Allemagne médiévale, les chroniques incas, les traductions de Kafka et la littérature protestataire autochtone contemporaine ». Il est vrai que je me suis fondé sur les textes originaux dans la plupart de ces cas, mais pas pour mon chapitre sur le *Dictionnaire* né-pour-être-traduit de Pavić ni pour celui sur *L'Épopée de Gilgamesh*, où je me focalise sur la politique impériale et la politique de classe dans la redécouverte du texte au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ces deux chapitres, je ne cite pas une ligne de serbo-croate, que je ne sais lire, ni une ligne d'akkadien, langue que j'ai étudiée seulement quelques années plus tard. Il est possible, évidemment, qu'en décrivant mon livre comme faisant preuve d'une attention philologique « égale » du début à la fin, Godzich jette un regard ironique sur mon français, mon allemand, mon espagnol, mon nahuatl et mon égyptien moyen, suggérant ainsi une compétence globale à peine meilleure que mon serbo-croate inexistant. Il me semble néanmoins plus probable qu'il soit simplement parti du principe que je lisais tous les textes en langue originale.

Dans mes cours, j'ai toujours insisté simultanément sur l'importance de l'apprentissage des langues *et* sur la valeur de lire des livres en traduction, d'autant plus que ceux-ci amènent parfois les lecteurs assidus à apprendre une nouvelle langue. Au début des années 2000, contre la tendance des comparatistes à se limiter aux œuvres écrites dans une poignée de langues maîtrisables, il était fondamental de souligner que les textes littéraires peuvent *bénéficier* des traductions (comme je l'explique dans ma conclusion). Depuis lors, il y a eu une attention grandissante pour ce qu'Emily Apter nomme, dans son livre *Against World Literature: On the Politics of Untranslatability* (2013), « l'intraduisibilité » (*untranslatability*).

Les lecteurs du présent livre constateront cependant que je consacre une grande partie de mon propos aux barrières politiques et philologiques qui empêchent de nombreuses œuvres de sortir de leur pays d'origine et d'entrer dans le monde. Comme je le note dans mes chapitres sur la mystique du Moyen Âge Mechthilde von Magdeburg et sur l'activiste guatémaltèque Rigoberta Menchú, les écrivains périphériques ou subalternes deviennent souvent les otages des motivations de leurs traducteurs et éditeurs. Des œuvres qui ne correspondent pas aux intentions des influenceurs culturels du moment sont ainsi rarement traduites. À partir du cas de l'écrivain congolais Mbwil (Georges) Ngal, j'observe que la littérature mondiale ne prendra pas son sens plein avant que des chefs-d'œuvre comme *Giambatista Viko ou Le Viol du discours africain* ne soient traduits : ce texte, qui fait la satire des nationalistes et des cosmopolites, n'a servi les intérêts de personne lorsqu'il a été publié en 1975. À mon sens, ceux qui se soucient de l'expansion de notre horizon littéraire devraient devenir des militants de la traduction. J'ai récemment décidé qu'il était temps pour moi de mettre ce précepte en pratique : et j'ai ainsi traduit *Giambatista Viko* en anglais pour la série « Texts and Translations » de la Modern Language Association et j'ai préparé une nouvelle édition du texte français.

Dans une préface de 2008 à son ouvrage majeur, *La République mondiale des Lettres*, Pascale Casanova décrit le choc qu'elle a ressenti lorsque son livre a commencé à circuler hors de France : « Il m'est arrivé, avec les traductions de ce livre dans diverses langues, la même histoire que celle que je raconte. Mise en abyme étrange et troublante pour moi<sup>1</sup>. » Elle note que dans le monde anglophone, son livre a été lu avant tout dans le cadre des études postcoloniales, et a été critiqué comme étant trop eurocentré. Dans beaucoup d'autres pays, à l'inverse – elle mentionne le Brésil, l'Égypte et la Roumanie –, son livre a été une feuille de route pour des écrivains aspirant à entrer dans la littérature mondiale. De façon similaire, *Qu'est-ce que la littérature mondiale ?* a parfois été considéré par des post-colonialistes anglophones comme une expression problématique de l'hégémonie de l'anglais mondial à l'ère néolibérale, et on lui a également reproché son manque d'attention à la question de l'intraduisibilité. D'autres lecteurs, au contraire, que ce soit au Danemark, en Chine, en Hongrie ou en Thaïlande, ont été sensibles aux avantages de la circulation en traduction.

Casanova conclut sa préface en notant que sa plus grande surprise fut de découvrir à quel point elle paraissait *française* à ses lecteurs étrangers, alors qu'il s'agissait là d'une « identité qu[']elle n'avai[t] eu de cesse d'occulter ou de dénier

1. CASANOVA Pascale, « Préface à l'édition 2008 », *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2008 (1999), p. xi.

en ce qu[’elle] la considérai[t] comme dénuée d’importance<sup>2</sup> ». Elle dit avoir réalisé rétrospectivement la justesse de cette perception étrangère, surtout à propos de sa conception de la littérature comme une forme majeure et prestigieuse de capital culturel<sup>3</sup>. Il est probable que les lecteurs du présent livre remarquent eux aussi à quel point ma perspective est américaine, quand bien même je l’ai écrit dans le sillage des attentats du 11 septembre 2001 et que je pensais précisément m’opposer à l’isolationnisme monolingue de tant de mes compatriotes. Les origines américaines du livre sont notamment perceptibles eu égard au multiculturalisme libéral qui alimente l’expansion du canon des études littéraires aux États-Unis à partir des années 1960, mais aussi dans le choix de mes exemples qui implique de manière prédominante l’anglais comme moyen de circulation.

Au cours des deux dernières décennies, j’en suis venu de plus en plus à penser *les littératures mondiales* au pluriel, plutôt que *la littérature mondiale* en tant qu’entité ou système unique. Je me suis également penché davantage sur les débats concernant la littérature comparée et mondiale au-delà de l’anglosphère, trop souvent égocentrique. Dans *Comparing the Literatures: Literary Studies for a Global Age* (2020), j’accorde ainsi une attention particulière aux études asiatiques, brésiliennes et italiennes, ainsi qu’à Herder en Allemagne, à Germaine de Staël et au redoutable René Étiemble en France. Les mondes de la littérature mondiale sont nombreux, tout autant que les mondes de la recherche en littérature mondiale. Lus à travers le prisme de deux décennies et de 6 000 kilomètres, les chapitres qui suivent ne sont pas à lire comme des modèles universels ou normatifs, mais comme des études situées dans un temps et un lieu particuliers, études dont la valeur tient sans doute au fait qu’elles sont des points de départ et des terrains d’essai ouvrant à des idées et à des littératures situées bien au-delà de leur portée initiale.

David Damrosch, mars 2022.

2. *Ibid.*, p. XIII.

3. J’ai eu l’occasion de rencontrer – et d’admirer – Pascale Casanova quelques années après avoir publié mon livre qui aurait bénéficié d’un engagement direct avec son travail. J’évoque la complexité de sa position à la fois dans le champ littéraire français et à l’étranger dans « *La République mondiale des lettres in the World Republic of Scholarship* », une contribution à un numéro spécial de la revue *Journal of World Literature* (vol. 5, n° 2, 2020), que Gisèle Sapiro et Delia Ungureanu ont consacré à Pascale Casanova (« Pascale Casanova’s World of Letters and Its Legacies »).